

MORT SANS EN AVOIR L'AIR.

Voilà comment cela a commencé... Cela a commencé comme ça... Oui, oui, j'en suis sûr... Attendez que je m'en souvienne avec précision ! ... Je m'étais enfin décidé à écrire... Oui... un texte qui me tenait à cœur. Mais je retardais toujours le moment de m'y mettre... Pourquoi ? ... Mais je ne sais pas ! ... Ou plutôt si, je le sais... Comment ? ... Si vous croyez que c'est facile de parler de ça ! On voit bien que vous n'avez pas supporté ce que j'ai vécu ! ... Oui, bon, d'accord, pas de digression.

Donc, je me suis décidé enfin à écrire... En effet..., si vous voulez,... une sorte de journal, en plus fouillé. Vous voyez ce que je veux dire ? ... Non ? Vous ne voyez pas ? Eh bien, c'est regrettable... Mais ne m'interrompez pas sans arrêt, sinon je n'arriverai pas à l'essentiel, et vous me reprocherez encore de faire des digressions.

Donc, comme je vous le disais, un jour, je me suis décidé à écrire. C'était le lendemain de la... faut-il dire : fuite ? ou disparition ? ou démission ? Je crois qu'il est préférable d'employer un terme plus neutre, plus terne, plus innocent comme : départ... Oui, départ convient mieux. D'abord, on peut le sectionner, le couper net, et il devient inoffensif, en quelque sorte. L'avez-vous remarqué ? « Dé »... et « Part ». Rien de plus anodin qu'un petit cube qu'on lance, qui rebondit plusieurs fois pour vous présenter une de ses faces... Et une part ? Hein ? ... Une part ! ... Un morceau, une portion qui vous revient, qui vous appartient, ou qui vous appartiendra... « Je viens toucher ma part d'héritage ! »... Oui, mais ce qui est dangereux avec les mots, c'est que, quand vous les avez divisés, fractionnés, morcelés, partagés, scindés, segmentés, séparés, subdivisés, que sais-je encore ?... eh bien, ils se recollent, en quelque sorte ! ... Mais si ! C'est moi qui vous le dis ! Et je m'y connais ! Alors, le candide « dé » et le naïf « part » redeviennent l'abominable, l'exécration, le hideux, pour ne pas dire le répugnant « départ » ! Faire le départ entre le bien et le mal... Voilà ce que sont les mots, et ce qu'ils sont capables de faire quand on ne s'en méfie pas ! ... Oui, je vois à votre tête que je ne vous ai pas convaincu... Non ? Ce n'est pas cela ? ... Ah bon ! j'ai encore digressé ? ... Mais si, le mot existe ! Il est rare mais il existe... En fin (en deux mots, voulez-vous ?), cessons, comme vous le dites, de nous écarter du sujet.

Donc, je m'étais décidé à écrire. Quand L. est partie, je me suis retrouvé tout à coup... comment dirais-je... décontenancé... Que dites-vous ? ... Qui est-elle ? ... Mais qui ? ... Bien sûr, j'ai dit : quand L. est partie !... Mais vous avez mal compris ! Je n'ai pas dit : "quand-t-elle" est partie, en faisant la liaison !... Vous voyez la traîtrise des mots : ils se dissimulent en se déguisant, et on les prend pour d'autres... L., c'est le prénom de ma femme,... enfin de mon ex-femme. A dire vrai, elle se prénommait : Léa, mais elle avait horreur qu'on l'appelle ainsi ; elle trouvait ce vocable vulgaire et ridicule, en quelque sorte. Je pense que cela date de son enfance ; son père se

gaussait d'elle en feignant de se tromper, il la surnommait Léo, et ne cessait de fredonner cette antienne : Léo est en haut, et Léa est en bas. C'est bête, hein ? Je suis certain qu'il disait cela sans méchanceté aucune, mais vous le savez aussi bien que moi, les enfants sont très sensibles à ce genre de moquerie... Bref, elle voulait que tout le monde l'appelle L. C'est la lettre initiale de son prénom. Moi, je trouvais cela original et délicieux : je l'appelais : mon petit oiseau... Pourquoi ? Mais enfin, c'est simple ! L'aile d'un oiseau ! Ah ! vous commencez à comprendre à qui vous avez affaire... Mais revenons à L. Elle n'appréciait pas beaucoup que je la désigne par ce nom d'oiseau, surtout en public. Pourtant, c'est fou ce qu'elle ressemblait à un petit oiseau quand elle penchait la tête sur le côté et ployait son cou. C'est ce que j'appelais : le coup d'aile... Vous saisissez ? Le coup... avec un « p »..., d'aile... l'aile de l'oiseau... Oh, non ! je vous en prie ! Cessez vos blandices !... Ah ! là, je comprends votre stupéfaction : blandices (au pluriel, de préférence) est un mot que je viens de découvrir et que j'ai encore quelque difficulté à apprivoiser. Disons que c'est le jumeau de flatteries. Mais quel panache ! Quelle classe ! Vous ne trouvez pas ? À côté de ce balourd de « flatteries » ! Ce ne sont pas, à la vérité, des jumeaux, mais des faux frères, en quelque sorte ! ... Vous appréciez encore ? Décidément, je subodore que nous allons admirablement nous entendre... Où en étais-je ?... Ah, oui...

Donc, quand L. est partie, ... ou quand elle est partie,... (aucune importance puisqu'il s'agit, en l'occurrence, de la même personne – et là, les mots se trouvent en échec malgré l'habileté qu'ils déploient pour nous fourvoyer), je me suis retrouvé seul, et dans la plus profonde perplexité. Il fallait absolument que je mette les choses au point ; je veux dire qu'il était indispensable de savoir quelle était ma part de responsabilité dans la situation lamentable où je me trouvais. Et pour cela, je devais écrire. Car, voyez-vous, à cette époque, qui n'est pas si lointaine malgré tout, les mots étaient encore mes amis.

Donc, je me mis à écrire... Pardon ? ... Ah ! C'est la quatrième fois que j'emploie cette expression ? ... Sous-entendez-vous que suis un affreux bavard ? ... Eh bien, vous avez raison : je suis, et j'aime m'en rendre gloire, un babillard, un discoureur, un jaseur, ou, si vous préférez, un phraseur (mais là, la connotation est péjorative !). Alors, je préfère le terme de rhéteur qui désigne un orateur, ou un écrivain, sacrifiant la vérité ou la sincérité à l'art du discours. Pas mal, n'est-ce pas ?

Donc, je me mis à écrire... Et de cinq !... Mais c'est la dernière, je vous le promets !... Tenez, voici mon manuscrit ; lisez-le. Cela m'empêchera de caqueter comme j'ai trop tendance à le faire !... Non ? ... Vous préférez que je vous serve de lecteur ? ... Vous êtes donc un véritable appréciateur des mots ! Comme vous le savez, seule la lecture à haute voix peut nous en faire estimer la saveur... Mais attention ! Vous n'échapperez pas à mes commentaires ! C'est à vos risques et périls, en quelque sorte !

Donc, voici ce que j'ai écrit quand L. est partie :

« L. est partie. Pour une semaine ou pour toujours. Je l'ignore. Et je préfère l'ignorer. Je préfère penser que je vais entendre, d'une seconde à l'autre, claquer la porte d'entrée. Je préfère l'imaginer debout devant moi, la valise à ses pieds, levant lentement les yeux en me murmurant un « Pardon » teinté de componction.

Mais pourquoi en sommes-nous arrivés là ? Pourquoi, et surtout comment ? Je dois avoir ma part de responsabilité, c'est indéniable. Lorsque nous nous sommes rencontrés, L. avait une vie sociale très ... épanouie, alors que moi, du fait de mes recherches dans les domaines littéraire et linguistique, je vivais plutôt en reclus. Elle adorait les réceptions, elle courait les vernissages, les premières et toutes ces fariboles qui tiennent lieu de marques culturelles à ceux qui les fréquentent. Pendant un certain temps, je me pliais à ses usages et je m'imposais ces soirées mondaines où je me morfondais en mâchant des petits fours et en dégustant force coupes de champagne. Eut-elle pitié de moi ? Ma mine compassée au beau milieu de toutes les faces hilares eut-elle le don de l'exaspérer au plus haut point ? Je ne sais ; mais elle me pria bientôt de ne plus l'accompagner. J'avoue en avoir d'abord ressenti un certain contentement : j'allais pouvoir renouer avec mes calmes soirées passées devant mon ordinateur, en compagnie de mes chers livres... »

Pardon ? ... Vous ne voyez pas l'intérêt de tout ce verbiage ? Mais ce n'est pas du verbiage ! J'essaie d'élucider l'énigme de... A propos, savez-vous que verbiage vient d'un verbe du moyen français : verbier qui signifie : gazouiller, en parlant des oiseaux, bien entendu ? Non ? Vraiment ! Mais vous avez remarqué, cela j'en suis certain, que dans verbiage, vous trouvez le substantif : verbe qui, à dire vrai, est un emprunt au latin classique : verbum, verbi, désignant le mot, le terme, l'expression, et qu'on a pris, en latin ecclésiastique, pour traduire le grec : logos, c'est à dire : parole. Et quelle parole, je vous le demande un peu ? Mais la Parole !... Celle de Dieu ! Ce qui fait, si l'on conclut logiquement, que le verbiage, ce flot de paroles qui disent peu de choses – et dont vous m'accusez – vient de la Parole Divine, ce qui, avouez-le, n'est pas rien. Et paf ! je retombe sur mes pieds en vous disant : n'est pas rien, car, précisément, en latin classique, verbum s'oppose à : ... tenez-vous bien, à : res, chose, d'où est issu ... notre : rien ! Pas mal, hein ? ... Mais je m'aperçois que vous n'êtes guère intéressé par mes belles histoires, en quelque sorte. Bien, je n'insiste pas... Comme vous voulez... Je me permets de vous faire remarquer que vous ne comprendrez pas ce qui, peu à peu, lentement mais implacablement, a détérioré, putréfié, gangrené un pur amour en froideur, puis en inimitié... Tant pis, dites-vous ? Alors tant pis ! ... Mais que voulez-vous donc ? ... Le passage où je fais allusion aux métamorphoses des mots de ce livret que je tiens entre mes mains et que j'essaie vainement de vous lire ? ... Bon... Voyons... Où est-ce ? ... Ah ! voilà...

« Ce soir, elle tarde encore plus. En fait, cela m'indifférerait si je n'étais pas taraudé par cette énigme : que peut-elle trouver de passionnant dans ces ternes conversations avec ces hommes insipides, ennuyeux (enfin, qui m'ennuient, moi, mais peut-être pas elle !), avec ces

femmes babillardes et grotesques ? Quel plaisir peut-elle éprouver à se tortiller sur des rythmes venus du fond de l'Afrique via les primitifs étatsuniens ? Vraiment, quelle mascarade ! Et moi, stupide, qui me tenaille avec ces questions ... Serais-je jaloux ? Non. Je suis trop altier pour cela. En fait, elle ne peut pas me tromper ; moi seul peut me tromper.... Je ne suis pas jaloux, mais je l'aime... »

« Je l'aime. » C'est ce que j'avais écrit. Et voyez ce que j'ai pu lire quand, incidemment, plus tard, j'ai repris ce journal !... Non, non, je vous en prie voyez vous-même. Je n'ai pas de secret pour vous, vous le savez bien... Stupéfiant, n'est-ce pas ? Je n'en croyais pas mes yeux. « Je l'aime. » remplacé par « Je la hais. »... Comment ? Mais non, ce n'est pas moi qui ai écrit cette horreur ! Et ce mensonge !... Que dites-vous ?... C'est pourtant mon écriture ?... En effet, c'est mon écriture. Et c'est encore plus diabolique !... Quoi ? J'ai pu me tromper ? Il était tard, j'étais fatigué, et j'ai pu griffonner « haïr » à la place d' « aimer » ? Franchement, vous pensez ce que vous dites ? Comment voulez-vous que je confonde ces deux verbes, ô combien, antinomiques ! Ce n'est pas possible ! Et puis, il y a la suite. Eh, oui ! Ce n'était pas terminé ; cela ne faisait que commencer, hélas ! Tenez, voyez ce qu'ils ont fait trois mois après... Qui ? Mais eux, les mots !... Allez-vous enfin comprendre qu'ils vivent, comme nous, qu'ils possèdent une certaine intelligence, comme nous, et, surtout, qu'ils n'en font qu'à leur tête, comme nous. Les gens ignares, c'est à dire la majorité de nos congénères, sont persuadés que les mots sont à notre disposition, alors que, croyez-moi, c'est tout le contraire : ils nous gouvernent, et nous sommes dans l'obligation de leur obéir, en quelque sorte... Je vais vous le prouver immédiatement.... Quand était-ce déjà ?... Ah ! oui, en septembre. J'y suis. Soyez attentif, je vous prie.

« Cette nuit, je suis allé contempler L. dans son sommeil. Qu'elle est belle alors ! Ses traits, endurcis par une certaine réserve en état de veille, se détendent lorsqu'elle dort et lui redonnent cette expression enfantine que j'aimais tant, jadis, lors de nos premières rencontres. Je me suis approché doucement de son lit, sans qu'aucune latte du parquet ne craque. Ce n'est pas pour rien que j'ai la réputation d'être comme le chat, agile, léger et, disent les mauvaises langues, sournois. Le souffle régulier de L. était une fois de plus la preuve de mes dons de funambule. Ses cheveux blond cendré s'épalaient largement sur l'oreiller ; doucement, avec mille détours, je les flattais. Et son cou gracile, je le caressais, caressais, caressais... »

Voilà... Voilà quoi ?... Voilà ce que j'avais écrit, le 12 septembre. Et le 14, quand je relus mon journal, après que L. m'eut odieusement accusé... Pardon ?... Mais... elle m'a accusé d'avoir voulu l'étrangler ! Vous rendez-vous compte ? Comment cela aurait-il été possible ? Elle que je vénère, que je glorifie, elle, ma seule raison de vivre ! J'eus beau protester de mon innocence, elle ne démordit pas de son extravagance, en me montrant même sur son cou des taches bleuâtres qu'elle prétendait être les traces de la strangulation que, soi disant, je lui avais fait subir. Chaque soir, elle se verrouillait à double, triple, quadruple tours. Je n'y comprenais rien, jusqu'à ce que je

relise cette journée du 12... Et devinez ce que je découvrais... Vous ne devinez pas ? Eh bien, la phrase que j'avais écrite après mon passage dans sa chambre : « Et son cou gracile, je le caressais, caressais, caressais... » était devenue : « et son cou gracile, car je le serrais, car je le serrais, car je le serrais... » Bien sûr, c'était mon écriture ! Affreux, n'est-ce pas ? « Je le caressais » s'était travesti en « car je le serrais » Après cela, ne me dites pas que les mots ne nous manœuvrent pas comme des fantoches... que nous sommes, d'ailleurs, en quelque sorte !

Vous voulez savoir comment tout cela s'est terminé ?... Mais enfin, vous êtes au fait, sinon je ne serais pas ici, devant vous, dans votre bureau !... Ah ! non, vous me demandez ce qui a provoqué cette fin ?... Mais les mots, toujours les mots... Absolument pas ! Je ne me donne pas la part belle ! Je voudrais vous y voir, vous !... Oh, pardon ! j'oubliais à qui je m'adressais... Il n'empêche que je maintiens mon allégation : non, la part belle, ce n'est pas moi qui l'avais !... Qui, alors ?... Mais eux, bien sûr ! Essayez de comprendre quand même ! Vous êtes là pour comprendre ?... J'en suis bien aise... Alors, voilà comment cela s'est passé.

Nos relations, entre L. et moi, s'étaient quelque peu distendues, c'est le moins que je puisse dire. Elle m'avait... oui, ... elle m'avait consigné la porte de sa chambre ; et tous les soirs, comme cette pauvre Bête dans le film de Cocteau... vous savez... avec Jean Marais et Josette Day,... Voilà : « La Belle et la Bête »,... Oui, c'est cela : d'après un conte de Mme Leprince de Beaumont, je crois... Eh bien, moi, la pauvre Bête, je soupirais, que dis-je ? Je gémissais, je me lamentais tous les soirs devant cette porte irrémédiablement close. La souffrance, vous savez ce que c'est ?... Et la souffrance qui vous est donnée par celle que vous idolâtrez ?... Cette situation épouvantable, je n'en pouvais mais. Alors, ma seule défense était de lui écrire, à L., dans mon journal, bien évidemment... Mon Dieu ! Je ne savais pas que j'allais, avec ces deux petites phrases bien anodines, déclencher l'irréparable... Oui, oui, j'y arrive.

Une nuit où je suffoquais de désir, m'adressant à elle, je traçais innocemment ces mots : « Sans en avoir l'air, je suis l'amour. Et toi, tu es la vie ! » Rien de dangereux, n'est-ce pas ? Oui, mais c'était sans compter avec leur pouvoir maléfique ! Et quand je dis « maléfique » !... N'oubliez pas que leur homonyme, c'est le pluriel de « mal » ! Ce qui cause la douleur physique, la souffrance morale, la maladie, mais aussi ce qui s'oppose à la loi morale, au Bien : l'Esprit du Mal !... Oui, l'Esprit du Mal, L'Esprit des Mots, Il est là en eux !... Vous ne me croyez pas ?... Alors, expliquez moi pourquoi, lorsque j'ai voulu revoir ma belle déclaration d'amour, elle était devenue cette déclaration de haine : « Je suis le mort, sans en avoir l'air. Et tuez-la vite ! »

Je ne pouvais que leur obéir, n'est-ce pas ? On ne peut pas échapper au pouvoir des mots ! Mais vous voyez bien que je ne suis pas coupable ! Ce sont eux qui m'ont donné l'ordre de la tuer ! Et ils ont bien dit qu'ils étaient la mort, sans en avoir l'air !... Pardon ?... Le mort ?... Vous en êtes certain ?... Et puis, quelle importance ? Masculin, féminin, cela n'empêche pas qu'ils m'ont contraint à la supprimer ! Et maintenant, c'est moi qu'on accuse ! Qu'on jette en prison !

A propos, je veux vous présenter une requête. Je peux ?... Vraiment, vous êtes bien obligeant !... Voilà : s'il vous plaît, ne me renvoyez pas en prison. Je ne l'aime pas, votre prison ! Elle est toute blanche, toute propre, trop nette pour être honnête... Ah ! vous pouvez constater que je n'ai pas perdu une once de mon humour, même dans cette situation que je peux qualifier de difficile ! ... Et puis, dans votre prison, il y a des gens vraiment infréquentables, qui ne cessent de se gausser de moi ! Ils n'ont pas l'air normaux. Vous êtes sûr qu'ils ne sont pas un peu fous ?... Non ?... Alors, c'est peut-être moi qui le suis !... Mais je plaisante... Et je n'ai pas le cœur à plaisanter ! S'il vous plaît, pas la prison !

Je vous en supplie, Docteur !